

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Janvier 1925-Juillet 1925

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

ET LETTRES

DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1925

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102321626 1

M. le Président fait hommage à l'Académie d'un article de M. Pierre GRASSET, sur la Vertu du dessin; paru dans la *Grande Revue* d'avril dernier. Il rend compte des fêtes organisées à Pézenas en l'honneur de Gabriel-François VENEL, fêtes auxquelles, en compagnie de MM. FAUCON et DELMAS, il a représenté l'Académie.

Puis, la parole est donnée à M. Jean GUIBAL, qui nous parle du Général MANGIN, le pacificateur. Cette communication, très intéressante et très originale, sera insérée au *Bulletin*.

La séance est ensuite levée à 7 h. 10.

Discours de M. Gaston Giraud

MESSIEURS,

Le 29 mars 1920, les portes de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier s'étaient ouvertes devant Louis BOUSQUET. Le nouvel élu ne siège que peu de temps parmi vous, et ces quelques années où il fut des vôtres, où, pas un instant vous ne l'avez vu se départir de son calme serein, de son affabilité souriante et courtoise, de sa pondération robuste, de son activité laborieuse, il les vécut pourtant dans l'épreuve physique quotidienne, acceptée, combien lourde cependant! Malgré l'obsession du mal, il est demeuré constamment lui-même; il n'a jamais permis que la souffrance de son être de chair ralentit son ardente vie intérieure; nul n'aurait pu soupçonner l'effort de cette volonté tendue: les grandes actions des hommes ne sont pas celles dont la difficulté éclate aux yeux: elles sont accomplies en silence, et si simplement, qu'elles paraissent aisées, au point d'être souvent méconnues.

La vie tout entière de BOUSQUET, sous ses dehors si simples, a participé de cette grandeur morale, qui lui donna sa remarquable unité. Comme chaque homme, il éprouve de grandes joies et de grandes peines: les épreuves ni les déceptions ne lui furent épargnées et il a connu des douleurs cruelles. Il a souffert, plus profondément que d'autres, peut-être, qui ont, moins que lui, concentré leur souffrance en eux-mêmes. Jamais, cependant, son énergie n'a fléchi et il n'a dévié de sa ligne.

Il croyait au bien, mais n'en faisait pas étalage. BOUSQUET n'enseignait point la vertu : il la pratiquait simplement, les sentiments qui ornaient son âme exceptionnelle étaient d'une essence trop délicate et trop rare pour ne pas souffrir d'être extériorisés. Il se contentait de les éprouver profondément, un malaise singulier l'empêchait de leur donner une forme d'expression matérielle, par laquelle il eût craint de les diminuer. Il avait la pudeur de ses sentiments intimes, « la pudeur de la noblesse de son esprit », a-t-on dit de lui. Mais il agissait et ses actes traduisaient ce que n'exprimaient pas ses paroles.

Il cherchait le bien, il cherchait le beau, il cherchait ce qui élève l'homme au-dessus des misères inévitables de la vie matérielle. L'art, sous toutes ses formes, le touchait. Une exquise communauté de sentiments et d'émotions l'avait rapproché de Charles BORDES, dont il fut l'ami. Indulgent et bienveillant à l'égard des autres, il arrivait difficilement à se convaincre de l'indignité d'un de ses semblables et éprouvait à son égard plus de pitié que d'indignation. Naturellement enclin à la compassion et à l'amour, il avait trouvé, dans la carrière qu'il avait embrassée, un champ d'action incomparable, où faire, tout naturellement ce bien dont la poursuite lui procurait ses satisfactions les meilleures.

N'était-il pas merveilleusement armé pour sa tâche ?

Toutes les qualités de l'esprit que demande à celui qui s'y livre l'étude des complexes problèmes biologiques, BOUSQUET les avait ; il possédait une base scientifique et technique solidement assise ; son sens aigu de l'observation, sa conscience droite et scrupuleuse lui permettaient l'interprétation serrée des faits expérimentaux. Les travaux de laboratoire ne valent que par ceux qui les accomplissent, et l'importance de conclusions avancées est strictement fonction de la valeur technique et morale de leur auteur. C'est dire la considération en laquelle, justement, on pouvait tenir celle de BOUSQUET.

Autre chose est encore d'aborder la clinique humaine, et plus particulièrement la médecine urbaine et sociale, si déconcertante et touffue, si décevante aussi parfois. Le « sujet » devient ici « un malade », un être pensant et conscient, qui souffre autrement que dans sa substance, — qui épie anxieusement la réaction du médecin qui l'examine, — qui interprète ses paroles, ses silences,

ses gestes, — qui redoute les conséquences familiales et sociales du mal qui le menace, — qui songe à l'avenir redoutable; — confiant souvent, mais parfois défiant, irritable, injuste, il n'est qu'un homme et qui plus est, un homme malade. Auprès de lui, le biologiste devient le médecin, dont on disait autrefois que l'art est un apostolat. Nous sommes un peu tentés aujourd'hui de sourire de cette grandiloquence. Quelle tâche immense est cependant la sienne. BOUSQUET était le type accompli du médecin: n'a-t-il pas été à toute heure inquiet, — non pas des responsabilités qu'il assumait, c'était un fort et il les acceptait avec décision, — mais des dangers et des souffrances dont il sentait la menace peser sur ses malades, — oublieux de lui-même, de ses peines et de sa propre fatigue, absorbé dans la recherche de l'action thérapeutique nouvelle à engager.

L'œuvre qu'il a laissée reflète ces tendances, et ce souci d'être immédiatement utile. Lors de ses premiers travaux originaux, il s'efforça de lever le « masque chirurgical » que peuvent prendre les « néphrites chroniques », et de mettre ainsi le clinicien en garde contre d'importantes causes d'erreur de diagnostic: en précisant la physionomie de certains symptômes peu communément observés au cours du mal de Bright, et qui appartiennent plus volontiers aux affections dites chirurgicales des reins, telles que l'hématurie ou la néphralgie, permanente ou paroxystique, il a désiré hâter un diagnostic indispensable à l'institution d'une thérapeutique adéquate et prévenir des interventions parfois inopportunes.

Il a consacré de nombreux travaux à l'emploi thérapeutique des métaux colloïdaux électriques, dont l'introduction dans la pratique médicale était alors récente. Il était nécessaire d'étudier avec rigueur l'activité physiologique de médicaments aussi actifs, d'éprouver leur toxicité, de fixer leur posologie utile et les techniques précises de leur administration.

BOUSQUET s'est attaché avec bonheur à cette mise au point et l'Œuvre médico-chirurgicale lui confia même, en collaboration avec Henri ROGER, la rédaction de la Monographie correspondante. Le professeur CARRIEU, dont il était devenu, en 1907, le chef de clinique, — après avoir pendant trois ans assisté en la même qualité le professeur BAUMEL, — poursuivait alors ses belles recher-

ches sur la thérapeutique intrarachidienne du tabes par les injections de mercure colloïdal électrique. BOUSQUET fut associé à ses travaux, et son observation patiente contribua à fixer les indications et la technique de cette médication héroïque, aux réactions souvent pénibles et parfois redoutables. Des tentations de cet ordre imposent à ceux qui les poursuivent de la clairvoyance, de la ténacité, de la prudence et engendrent pour eux des heures anxieuses; rien ne serait cruel comme de nuire alors qu'on aurait voulu guérir. En revanche, elles trouvent leur récompense dans la constatation des résultats heureux, et ceux qui furent enregistrés ici chez les grands incoordonnés, furent des plus brillants.

Le liquide céphalo-rachidien faisait à cette époque l'objet de travaux innombrables grâce à la pratique de plus en plus étendue de la ponction lombaire. Est-il besoin de rappeler les travaux fondamentaux qui ont vu le jour à ce sujet dans les laboratoires de Montpellier? BOUSQUET apporta sa pierre à ce remarquable édifice. Il a mis en valeur, dans une série de notes cliniques, l'importance des données de la ponction lombaire pour l'interprétation des états méningés. Mais ses travaux les plus importants, dans cet ordre de faits, sont ceux qu'ils a consacrés avec DERRIEN à l'étude comparée de la répartition de l'acétone dans le sang et dans le liquide céphalo-rachidien; ils ont constaté pour la première fois que ce corps peut être présent dans les espaces sous-arachnoïdiens des acétonémiques en dehors du coma diabétique; bien mieux, dès 1909, ils ont pu considérer comme constante sa diffusion dans le liquide céphalo-rachidien, au cours de tous les états acétonémiques; l'avenir devait montrer qu'il s'agissait là d'un cas particulier de la loi générale, des équilibres hémoméningés dont DERRIEN a établi plus tard la constante. Ainsi était révélé un fait précis d'une grande portée doctrinale et qui présentait, d'autre part, une utilité pratique immédiate, aux yeux du clinicien: en présence d'un coma menaçant, et en l'absence de toute sécrétion rénale, la mise en évidence de l'acétone dans le liquide céphalo-rachidien, par une réaction très simple qui peut être pratiquée au lit même du malade, tranche le diagnostic et dicte la thérapeutique d'extrême urgence qui s'impose.

Tout en poursuivant ces laborieuses recherches, BOUSQUET menait alors de front sa vie hospitalière, des occupations profes-

sionnelles très actives et qui s'intensifiaient chaque jour, et le dur labeur de la préparation des épreuves de concours. Le robuste aveyronnais, en qui semblait revivre la magnifique vigueur celtique, perpétuée au sein des montagnes, paraissait se jouer de cette écrasante tâche.

Les concours ne lui furent pas favorables : il en souffrit, car il avait la passion de l'enseignement, et d'initier les jeunes à la pratique de l'art qu'il aimait et voulait noble. En revanche, les malades accouraient vers lui et tous lui restaient affectueusement attachés ; il est émouvant de constater aujourd'hui encore combien son souvenir est demeuré vivant et presque fervent chez tous ceux qui l'ont vu se pencher sur eux aux heures mauvaises...

La tourmente de 1914 le saisit dans ses remous, l'arracha d'un foyer que le malheur, dans le même temps, dévastait, l'emporta au loin, meurtri... Ce qu'il fit aux armées, on le devine. Il servit avec simplicité et son dévouement fut sans limites. Le texte d'une citation dont il fut l'objet sous Verdun, le 26 janvier 1917, en est l'éloquent témoignage. Il se confia tout entier aux autres, et s'oublia lui-même. Les forces le trahirent, mais il ne devait jamais s'avouer vaincu...

Mal guéri, il refusa les longues convalescences, et les postes à activité ralentie qu'on lui offrit. Il demanda et obtint d'importantes fonctions hospitalières. Une nouvelle période d'activité féconde semblait s'ouvrir devant lui : plein de foi en l'avenir, il entreprit dès lors de le reconstruire, heureux de servir utilement, soutenu par l'affection d'une compagne admirable. Médicalement, il se consacra désormais à cette partie de son art qui l'attirait avec éléction : la pathologie de la nutrition et des fonctions digestives. Rompu aux techniques qu'exige cette spécialisation, il dirigea remarquablement le centre de gastro-entérologie de Rodez ; démobilisé, revenu dans sa ville, il y entreprit aussitôt l'aménagement moderne de locaux professionnels, adaptés à la direction nouvelle de ses préoccupations thérapeutiques... Il avait retrouvé d'emblée une clientèle fidèle. Sa notoriété s'étendait au loin, mais la fatalité veillait...

A quoi bon rappeler les étapes douloureuses qu'il a dû franchir, le dur combat qu'il a mené contre le mal, l'énergie froide avec laquelle il a plusieurs fois tenté de reprendre sa tâche, plusieurs.

fois suspendue, de continuer l'œuvre entreprise, l'espoir que, jusqu'au bout, il a conservé — ou exprimé — d'y parvenir... Pendant cette période même il s'est longtemps contraint à assister avec exactitude aux réunions intimes des sociétés médicales qui l'avaient élu au sein de leur Conseil; il a reçu, avec son habituelle bonté, paternelle et tranquille, ceux qui attendaient de lui un avis, une direction, un réconfort. Plus tard, quelques jours à peine avant sa mort, il eût voulu pouvoir abandonner, pour un instant, son lit de souffrance et constater par lui-même l'état nouveau d'un malade à la guérison duquel il avait apporté autrefois toute sa sollicitude d'ami; son chagrin fut profond lorsqu'il dut reconnaître l'impossibilité physique de cet effort, encore qu'il feignit de croire au caractère temporaire de cette défaillance...

Sa fin a été cruellement douloureuse, et pourtant infiniment douce, apaisée par l'espoir immense du croyant.

Permettez-moi, Messieurs, de vous exprimer toute ma gratitude, puisque, par une désignation dont je suis confus et dont je vous remercie, vous m'avez appelé à siéger parmi vous et permis ainsi de faire revivre un instant, dans cette enceinte, la belle, noble et pure figure de Louis BOUSQUET.

Réponse de M. Magnol

Président de la Section de Médecine

MONSIEUR,

Il est des moments bien agréables dans notre existence, ce sont ceux où, comme maintenant, nous avons à répondre à un discours tel que le vôtre.

Il en existe, en effet, d'indifférents, auxquels une réponse quelconque est facile; le vôtre, magnifiant le caractère, la vie et les travaux d'un de nos amis communs: « le Docteur BOUSQUET », présente plus de difficultés. Il est impossible de dire mieux que vous ne l'avez fait tout ce que la vie du pauvre BOUSQUET comporte d'enseignements. Se sentir malade et garder toujours la même sérénité, la même physionomie, auprès des malades auxquels il apportait encore des paroles de consolation, est le propre d'un caractère fort, sur lequel la maladie n'a pour ainsi dire pas de prise.

Je vous remercie donc d'avoir fait revivre pour quelques instants cette noble figure de médecin qui peut être donnée comme exemple aux générations futures.

Vous étiez son ami, vous l'avez connu plus que moi, qui n'ai eu avec lui que des relations de confrère à confrère.

Quant à vous, Monsieur, vous avez une scolarité que beaucoup envieraient. Tant à la Faculté de Médecine que dans les Hôpitaux de Montpellier, vous avez occupé toutes les places et rempli presque toutes les fonctions; vous avez obtenu comme récompense de vos travaux la plupart des prix qui y sont affectés: je citerai: le prix Montyon, de l'Institut, décerné en 1922, pour l'œuvre: l'Association médio-cubitale dans les blessures du membre supérieur; vous étiez, en 1906 et 1909, lauréat de la Faculté des Sciences de Montpellier et, en 1914, à la Faculté de Médecine, vous obteniez le prix SWIECICKI et en 1920 une mention très honorable du prix FONTAINE, et la même année le prix BOUSSON.

Je ne parle que pour mémoire de vos sept ans et trois mois de service militaire, dont quatre à la guerre, où vous avez obtenu la Croix de Guerre avec étoile de bronze.

Je mentionnerai, en dernier lieu, que vous faites partie de plusieurs Sociétés Savantes, entre autres de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences, de la Société des Sciences Médicales et Biologiques de Montpellier, dont vous êtes secrétaire général-trésorier depuis 1919; vous êtes secrétaire de la rédaction du *Montpellier Médical* depuis 1914, secrétaire de la publication du *Bulletin de la Société des Sciences Médicales de Montpellier*, correspondant de la *Presse Médicale* et correspondant de la *Revue Française d'Endocrinologie*.

L'agrégation est venue couronner tous ces travaux et vous en apporter la récompense.

Vos publications, dans cet intervalle de temps, sont très nombreuses; je les suppose excellentes, bien que n'ayant pas eu l'occasion de les apprécier.

En dernier lieu, Monsieur, je me félicite de ce que l'Académie vous a choisi comme Membre, pour la bienveillance et l'aménité de votre caractère que j'ai pu apprécier à maintes reprises; pour votre talent d'organisateur que nous avons vu se manifester à différentes époques, soit dans l'organisation des voyages d'études

médicales aux principales stations hydrominérales de France, stations du Midi et du Centre, soit comme ordonnateur du VI^e Congrès de l'Internat.

Discours de M. Paul Chassary

SEGNES E OUNOURATS CONFRAIRES,

MISTRAL, au darrier acte de soun drame: « *La Rèino Jano* », met dins la bouca de Mèstre Ansèume, l'astrouloga de la Reina, aquestes verses:

*Que plogue, que nève,
Que toumbe d'aglan,
Fau que tout relève
Dóu sourne estèlan;
Quau mounto, quau calo:
Dins lou cèu flouri,
Au bout de l'escalo,
Tout acò's escri.*

Era'scrich dins lous astres que la lenga de nòste sòu, la qu'a dounat soun noum à nòste terraire, sariè, dins l'ordre dau tems, la prumièira de las sèt lengas filhas de la latina, à creisse en ime, en gràcia couma'n bèutat, à espondi, tant dins lou Miejour de la França qu'en Catalougna, dins toutas las branca de la pouèsia, lous caps-d'obra qu'an fach de nòstes troubadours lous mèstres e lous mouèlas das pouètas de l'Age mejan.

MESSIEURS ET HONORÉS CONFÈRES,

MISTRAL, au dernier acte de son drame « *La Reine Jeanne* », met dans la bouche de Maître Anselme, l'astrologue de la Reine, ces vers:

*Qu'il pleuve, qu'il neige, — qu'il tombe du gland, — il faut que tout relève
— du firmament sombre —; qui tombe, qui s'arrête; — Dans le ciel fleuri,
— au bout de l'échelle — tout cela est écrit. —*

Il était écrit dans les astres que la langue de notre sol, celle qui a donné son nom à notre pays, serait, dans l'ordre du temps, la première des sept langues filles de la latine. à croître en intelligence, en grâce comme en beauté, à répandre, autant dans le Midi de la France qu'en Catalogne, dans toutes les branches de la poésie, les chefs-d'œuvre de nos troubadours, les maîtres et les modèles des poètes du Moyen-Age.